## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur		Coloured pages / Pages de couleur	
Covers damaged / Couverture endommagée		Pages damaged / Pages endommagées	
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée		Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées	
Cover title missing / Le titre de couverture manque	$\checkmark$	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées	
Coloured maps /		Pages detached / Pages détachées	
Cartes géographiques en couleur	1	Showthrough / Transparence	
Coloured ink (i.e. other than blue or blace Encre de couleur (i.e. autre que bleue or		Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression	
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur		Includes supplementary materials /	
Bound with other material / Relié avec d'autres documents		Comprend du matériel supplémentaire	
Only edition available / Seule édition disponible		Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que	
Tight binding may cause shadows or dis along interior margin / La reliure serrée causer de l'ombre ou de la distorsion le marge intérieure.	peut	certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.	
Additional comments /	Pagination continue.		

V<sub>OL.</sub> I.—No. 8.

# MONTREAL, SAMEDI, 26 FEVRIER, 1870.

SABONNEMENT \$2.50. PAR NUMERO 5 CENTINS.

# L'OPINION PUBLIQUE.

VENDREDI, 25 FEVRIER, 1870.

#### LE DEVOUEMENT.

Il me semble à ce mot de dévouement voir le sourire errer sur bien des lèvres, tant la chose est rare mainte nant au sein de la société. Pourtant cette noble faculté n'est pas disparue de l'âme humaine, elle y est par la Volonté de Dieu et y sera éternellement. Elle est nécessaire aux opérations de l'âme, à la fécondation de ses œuvres, à l'accomplissement de ses immortelles desti-

Le dévouement a sa raison d'être comme l'amour où il a'alimente et se fortifie, et dont il est le corollaire, la manifestation naturelle.

On sent le besoin de se dévouer pour ce qu'on aime; or se dévouer, c'est travailler pour la satisfaction et le bonheur de l'objet aimé, c'est lui consacrer toutes les forces de son cœur et de son intelligence.

De là les œuvres sublimes de ce sentiment, les splendeurs de cette flumme céleste tombée du foyer de l'a mour divin. le jour que Dieu créa l'homme à son image, les fruits abondants de ce germe surnaturel déposé au fond de l'âme humaine.

Le dévouement est la pierre angulaire de la religion, de la famille et de la sociéte, l'histoire des grandeurs de l'humanité est la sienne, les triomphes les plus durables et les plus glorieux sont les siens.

D vouement dans la religion, dans la famille, dans la cociété, que de choses renfermées dans ce peu de mots! Quelle source de souvenirs, d'inspirations et de réflexions! Je laisse de côté les deux premières parties de cette trinité pour m'occuper de la dernière, qui est plus du domaine de la Presse.

L'amour de la patrie, comme l'amour de la famille, Pour être efficace et répondre à sa divine origine, doit se Produire extérieurement par le dévouement. L'amour Passif est un arbre qui ne produit pas de fruits, un pur instinct sans honneur pour l'homme et sans profit pour la société.

L'homme qui aime ses enfants consacre à leur avenir toutes les sueurs et les forces de sa vie, sacrifie ses plaisira et sa santé à leur bien-être : Voilà le dévouement dans la famille.

Le citoyen qui aime sa patrie, verse son sang pour l'honneur de son drapeau, consacre son intelligence et sa fortune à son aggrandissement: Voilà le dévouement dans

Elles sont fortes et grandes, Dieu les bénit; et le monde

Le dévouement ne nous a pas manqué à notre origine, il a protégé la nacelle qui portait les destinées de cette nouvelle France; il ne nous a pas manqué dans les jours d'orage où cette pauvre nacelle menaçait à tout instant de se briser sur les écueils : mais est il aussi vivace, aussi prudent qu'autrefois? Ceux qui ont en mains nos desti-J'intelligence les font ils servir dans la mesure de leurs voie du progrès et de la prospérité matérielle.

forces au bien-être de leurs compatriotes, au progrès de leur pays?

Les temps sont bien changés, il est vrai; nous n'avons plus à lutter, les armes à la main, pour notre conserva tion; la patrie ne nous demande plus le sacrifice de notre sang, mais la lutte en changeant de forme et d'aspect se continue, elle se fait sourdement par l'influence de la richesse et du progrès matériel. Pour résister à l'envahissement dont nous menacent l'activité et l'énergie des populations au milieu desquelles nous vivons, il ne nous faut pas moins de courage et de dévouement qu'autre-

Il est incontestable que l'égoisme, qui tue les nations commence à faire des ravages parmi nous, on le découvre dans les symptômes d'apathie et d'indifférence qui se manifestent partout. Et il faut l'avouer, la pauvreté que envahit toutes les classes de la société explique l'appari tion de ce funeste élément de destruction. L'homme qui gagne à peine le pain nécessaire à son existence et à celui de sa famille peut difficilement travailler au bien être de ses semblables et s'occuper des intérêts de son pays.

La pauvreté! C'est elle qui pousse vers la terre étran gère la partie la plus active, la plus énergique de notre population; c'est elle qui jette dans les bureaux ou plu tôt dans les oubliettes publiques tant d'intelligences faites pour planer dans des sphères plus élevées. C'est elle qui chasse de notre Parlement des talents dont nous avions

Plusieurs, malheureusement, ont courbé le front avant d'avoir lutté, ont plié devant les premières atteintes de la pauvreté et de l'ingratitude publique: la force du dévouement manquait. Ils auraient dû songer que l'adversité est l'epreuve du dévouement, la consécration des grandes âmes.

Mais avouons le, il est des circonstances où l'homme est forcé de sacrifier l'intérêt public à l'intérêt de sa famille, qu'il doit mettre à l'abri des misères et des vicissi tudes de la vie. Quels que soit son patriotisme et son amour pour ses semblables, il faut qu'il vive avant tout et qu'il pense à ceux qui le touchent de plus près. Et d'ailleurs l'indépendance de la fortune est nécessaire à ceux qui cherchent dans la politique le bien de leurs compatriotes et l'honneur de leur pays. Or dans ce pays où les classes instruites sont si pauvres, depuis quelques années, la carrière politique est devenue presque inabordable à l'homme d honneur et de principe.

Et la jeunesse qui devrait être là, au sein de nos luttes politiques, avec son ardeur, sa vivacité et son enthousiasme, voyez la se trainer péniblement su milieu des ronces et des épines d'une vie misérable.

Ah! ne les blamons pas trop ceux là, ils méritent la Heureuses les nations qui possèdent ce dévouement! pitie plutôt que le mépris, réservons nos reproches à ceux qui pourraient avoir du dévouement et qui n'en ont pas, à ces compatriotes insouciants qui pourraient si bien concilier l'intérêt public avec leur ambition personnelle. Possesseurs quelques-uns de fortunes brillantes et de talents distingués, ils passent leur vie dans une indifférence complète sur le sort de leurs compatriotes, sur l'avenir de leur nation. Ils pourraient enrichir leur pays en nées ont-ils conservé intacte cette fleur du dévouement factures, l'exploitation de nos richesses forestières ou que la coloniestion de nos terres incultes : ils que leur avaient transmise dans toute sa fraîcheur leurs minières, par la colonisation de nos terres incultes; ils nobles nobles prédécesseurs? Ceux qui ont de la fortune et de pourraient tenir tête à nos compatriotes anglais dans la l'intali;

Mais non, étrangers à ce qui se passe autour d'eux. indifférents aux souffrances et aux luttes d'une nationalité à laquelle ils se disent heureux d'appartenir, ils croient avoir rempli tous leurs devoirs de citoyen, lorsque dans les grands jours de fêtes hationales ou religieuses, ils ont paru dans le public couverts d'une écharpe dorée.

Nous n'avons presque pas d hommes en état de rendre service à notre pays, et la moitié du peu que nous avous vit dans l'insignifiance, ou passe ses jours et ses nuits dans les bals et les diners.

Que leur manque t il donc, à ces hommes?—Le dévoue-

Les nations qui marchent à la tête du monde ne seraient pas si grandes, si elles n'avaient eu que des hommes comme ceux là; et il y a longtemps que nous aurions cessé d'exister comme race, si nos pères avaient été aussi petits que leurs enfants.

L'égoisme, la mesquinerie! Voilà les plaies de notre société l

Pendant que les autres races se soutiennent et s'encouragent dans la voie commune de la prospérité, nous nous dechirons à belles dents, nous prenons plaisir à rapetisser, à abusser ceux qui tentent de s'élever par l'intelligence et le patriotisme au dessus de ce petit monde aussi envieux ou il est impuissant.

Nous n'avons que des demi vertus et des demi vices.

Nous ne sommes pas assez religieux, assez vertueux pour être dévoués, et nous ne sommes pas assez ambitieux et orgueilleux pour chercher dans le travail et le sacrifice la supériorité de notre race.

Nous n'avons pas le désintéressement et la charité que donne la foi, et nous manquons de la genérosité et de l'énergie qu'inspirent l'orgueil national et l'esprit d'entreprise.

L'égoisme, cette plaie hideuse des sociétés, ne craint pas de s'affirmer publiquement et de se moquer de l'honnêteté et de la vertu. Dans une société pauvre comme la nôtre, la richesse audacieuse s'impose à l'opinion publique, aux dépens du véritable patriotisme que la pauvreté force de rester dans l'oubli; elle achète les éloges, les flatteries et les honneurs, et jette dans le découragement les honnêtes gens.

Quelle belle mission s'offre à des hommes qui voudraient mettre leur fortune et leurs talents au service de leur pays et placer la société canadienne française au niveau qu'elle devrait avoir en donnant l'exemple du dévouement et de l'esprit d'entreprise.

Dix hommes riches et intelligents suffiraient à changer la face du Bas-Canada en associant leurs capitaux et leurs talents. Mais il paraît que c'est aussi difficile à trouver que dix justes.

L. O. DAVID.

Des lettres de Rome disent que le Concile s'ajourners prochainement.

Le fameux capitaliste américain Vanderbilt, qui est âgé de 76 ans, n'a pas encore fait de testament, et il est bien décidé à ne pas en faire.

Sa succession devra laisser vingt trois millions de dollars à sa femme, qui est jeune encore, et trois ou quatre millions à chacun de ses dix enfants.

Nos lecteurs ne sont-ils pas d'opinion que c'est trop pour une scule femille

#### CHRONIQUE.

J'arrive de la Capitale de la Puissance du Canada, et j'ai à mon regret fait le trajet allant et venant en chemin de fer.

Inutile de dire, que men antipathie centre les voies fer rées, n'a pu que s'augmenter, car outre l'agrément de passer 24 heures sans autre perspective pour se raccommoder l'estomae, que de se serrer le ventre avec une ceinture, et monger de la n ige, le convoi est deraillé à 10 milles des habitations. Pour compenser ce léger incident, nous avions à lutter contre un coquin de froid, qui me paraissait remplir sa part accoutumée du programme obligatoire d'un voyage en hiver sur le Grand Tronc.

Allez maintenant chercher des inspirations, recueillir même vos idées, es-ayez pour un moment de prendre des notes, votre crayon se met à décrire des arabesques, des desseins que l'imagination vagabonde d'un artiste n'a jamais pu concevoir.

Etes vous l'heureux possesseur d'un capot en fourrures, si le thermomètre est un peu au-dessous du zéro, dix yeux assassins sont immédiatement braqués sur vous, ayez dans votre sac de voyage une gourde bien remelie, faites sauter le bouchon, un claquement de macheires semblable à celui des requins,

lorsqu'ils a nt nt leur proie, se fait entendre derrière vous.

Je montre une blague en vison gonflée d'un tabac canadien en renommée, de suite vingt pipes font voir leurs têtes menacantes, bon gré mal gré, vous faites les frais, et pour pais ment vous êtes asphyxié dans des tourbillons de fumée, qui vous obligent d'ouvrir les portes et les croisées, ayant pour résultat un rhume de cerveau, et d'estomac. En voyageur prudent, emportez vous dans le foud de votre malle un saucisson allemand bi n épicé. bi n enveloppé, ne commettez pas la bêtise de l'exhiber, personne ne vous fera l'injure de croire que c'est une garcette, ou un baton de policeman, dissimulé ainsi pour votre

Le temps de l'écrire, votre saucisson n'est plus qu'une lettre morte, un couteau poignard qu'un complaisant voisin vous passe, en règle la distribution.

L'anglais en tâte, l'alle mand le dévore, et vous homme bien appris, la ficelle qui attachait le nec plus ultra de la gour-mandise l'ambeurgeise, vous reste bientôt en partage.

Un formidable Capital, accompagné d'un yia de basse profonde sont la manif station de la reconnaissance des indi-gènes qui vous entourent. Couchez le long de la route, à Prescott par exemple, chez le plus honnête hôtelier de l'endroit, et le matin, a peine ouvrez vous la bouche, pour prendre une bouchée, que le cri a'l on board, vous entre dans les oreilles d'une manière assommante.

Vite, vous abandenn z la table sur laquelle vous jetez un dernier regard de tendresse, l'aubergiste vous intercepte le pas-age, en présentant son bilan.

L'examinez vous, un hurry up, vous anéantit, vous payez sans regarder, c'est là le point important, la farce est joué

Une fois dans les chars, vous ouvrez votre portef uille : \$2.50, ont pris le chemin de l'exil. Ici réflexions philosophiques sur l'instabilité des choseshumaines l

lière pensée à l'adresse du Ministre des Finances, qui a probablement prévenu notre Lôtelier que les écus n'allaient valoir dans quelques semaines que 40 cts, et les trente sous 20cts.

2ième Pensée.—Reporter ses souvenirs aux temps Bibliques, se rappeler que notre maître d'hôtel s'appelle Daniel, et que loin cemme son homonyme d'être tombé dans la fosse aux lions, ce sont par antithèse les voyageurs qui sont tombés dans la fosse à Daniel.

C'est en nous occupant l'esprit de pensées aussi salutaires et chrétiennes que vous vous rendez au siège du Parlement

Ottawa, wa wa comme le prononce mon ami P\*\*\*\* M D. C. qui en certains mom nts aime toujours à faire résonner les consonnes, est un pays de cocagne, pour les barbiers et les hôteliers. J'augure beaucoup de bien sous le rapport de la moralité publique, dans cette ville, vu le nombre d'hôtels (lisez autels) que l'on y rencontre. Tout le monde connaît la bonne fortune d'Ottawa. Destinée à ne progresser suivant le cours ordinaire des choses, que d'une manière extrêmement lente, une décision royale est venue lui donner un élan, dont elle a su profiter.

La construction des magnifiques bâtisses du Parlement a laissé plusieurs millions sur la place, les terrains ont augmenté en valeur, les capitalistes ont fait fortune, et présentement il ne reste plus aucun vestige de l'ancien Bytown.

D'élegantes villas se sont élevées sur des emplacements, qui étaient sans valeur il y a 15 ans, des rues larges et droites sillonn nt la ville de tous côtés, et Ottawa dans ses jours de fête, telle que je l'ai vue, offre assez d'agrément au touriste. C'était la veille de l'ouverture des Chambres. On sentait à

l'activité, au remue ménage, à la multitude d'étrangers qui aliaient et ven i nt dans les rues de la Capitale, que le grand évènement de l'année devait bientôt s'accomplir.

La session! Quelle nouvelle consolante pour les épiciers, les tailleurs, les cordonniers, le petit et le gros commerce. Il est vrai que tous ne font pas fortune. Il y a bien quelques déceptions, mais entin l'espérance est le lot de tout le monde, et je connais nombre de débiteurs qui paient leurs creanciers avec cette vertu théologale.

1870 sera donc une époque mémorable pour Ottawa, car elle a vu. fait inoui dans les annales parlementaires, l'ouverture des Chambres du pays, faite en présence de son Altesse Royale le Prince Arthur.

J'ai assisté à cette fête, qui avait un cachet de magnificence extraordinaire

Des milliers de personnes encombraient les abords de la ralle du Sénat, qui pour la première fois s'est trouvée trop petite.

J'ai craint pendant quelque temps que ma curiosité ne pût être satisfaite, mais un membre de mes amis m'a tiré de la position ficheuse ou j'étais, en me faisant prendre la place l'un de ses confrères qui n'était pas encore rendu à son poste

J'avertis ici les électeurs du comté, dont j'ai représenté, pro tempore, le candidat élu dans le cas où il y aurait réclame, contre cette innovation; que leur intérêts ont été sauvegardés, Le coup d'œil dans la Chambre était féerique. ferai pas la description de cette fête, dont tous les journaux ont plus ou moins bi n parlé.

J: vous dirai seulem nt, que je n'ai jamais vu de ma vie antant de jolis blus, de blunches épaules, de décorations, et de

Ca eblouissait, ca donnait le vertige, surtout à ceux qui por-

L s diam ints miroitai nt aux rayons d'un véritable soleil de printemps, les figures resplendissaient de joie, et les femmes

avaient mis à contribution pour la circenstance, toutes les ressources inépuisables d'un arsenal f minin. On aurait dit d'un écrin des plus riches bijoux, faisant cercle à une couronne

Aussi le Prince Arthur paraissait-il demander grâce devant ces batteries brevetées, qui blessent toujours, sans danger pour

Il tallait chasser des souvenirs de son Altesse Royale, l'heureuse impression que les charmantes américaines avaient créée dans son esprit, sinen laissée dans sen cœur, et je vous assure que les Dames Canadiennes y ont noblement réussi.

Parmi les incidents de cette fête, à jamais mémorable, il en est deux qui m'ont surpris singulièrement et qui surprennent tous ceux qui ne sont pas au courant du cérémonial parlementaire. J'avais déjà entendu parler de l'huissier de la Verge Noire, mais je ne connaissais pas ses fonctions.

Ah! mais c'est qu'il faut du jarret, et une épine dorsale d'une

souplesse étonnante pour remplir une pareille charge.

Je ne sais combien de saluts et de pirouettes il a accompli dans un trajet de cent pas, mais le calcul est de nature à dérouter le mathématicien le plus entêté. Il faut que ce soit une qualité héréditaire, car personne ne peut acquérir une parcille élasti-cité, à moins qu'il ne soit le fils de son père.

Les anciens membres alors présents, me dirent qu'il avait bien reussi dans son rôle, j'irai plus loin, car à mes yeux, il a atteint la perfection.

Chacun a sa manière de s'anonncer, mais le Gouverneur, paraît-il, fait annoncer son message aux Chambres des Communes par treis coup de maillet. Que ce soit un usage tra-ditionnel, je veux bien l'admettre, mais la forme du maillet m'a déplu, car il a justement les dimensions, les proportions de ceux dont se servent les marchands de vin pour faire par-tir les bombes de leur barils Espérons que la Législature ne s'ajournera pas, sans apporter un changement notable à cet instrument d'ouverture

J'ai eu l'insigne honneur de contempler les traits du Gonvern ur de la Terre de Rupert. Si son nom de baptême, comme le dit Carle Tem, est Bill, il le porte dignement, car jamais teint ne m'a paru plus bilieux, et chose certaine, personne n'a fait plus de bile que lui depuis quelques mois. Pauvre Me-Dougall, il est venu de la terre des neiges, sans pouvoir ache-

ter même une paire de mitaines du plus infime de ses sujets. Nouveau Moise, il a entr vu la terre promise du haut de Pembina, malgré que deux hommes de sa suite lui aient apporté trois bosses de bison, et une paire de souliers de bœuf, comme témoignage irrécusable de la fertilité de ce pays tant désiré.

Mon impression est, qu'il n'y mettra jamais le pied, et qu'il mourra avant de fouler ce sol ingrat.

Je l'ai vu, assis sur l'un des sièges de l'opposition, causant longu ment avec Luther, ce qui m'a fait croire, que s'il n'était pas déjà protestant, il ne tarderait guère à le devenir.

D'ailleurs, les anciennes amours sont toujours les plus vivaces, et en rémémorant les temps passés il a pensé à ces deux vers. "Où peut-on être mieux"

" Qu'au sein de sa famille."

Oubliez d'examiner les différents bureaux, leurs rouages et leurs fonctionnements, et vous n'aurez qu'une idée imparfaite des bati-ses parlementaires.

Le gouvernement s'est tellement occupé depuis quelques années de ses employés, il a tant essayé de faire croire au public que les salaires donnés n'étaient pas en proportion des services rendus, qu'il est tout-à-fait naturel que chacun en cherche la vérification.

J'ai parcouru des bureaux où la besogne, si j'en juge par les documents parl mentaires, est énorme, j'en ai vu d'autres dans lesquels le travail est moins lourd, mais la rémunération plus forte, et cependant le nombre des employes est à peu près le mîme.

Que des membres soucieux des intérêts de leur pays adoptent une politique de retranchement, loin de les condamner, je les approuverai.

Mais une politique de retranchement n'est pas de tailler, de rogner à droite et à gauche les salaires de vieux employés, dont les capacités sont unanimement réclamées, l'intégrité et ssiduité proverbiales.

Si j'interprète bien le mot retranchement et la politique qui y a donné naissance, je suis d'opinion que l'entente de cette politique scrait d'éliminer, chasser des bureaux publics ces fils de tamille dont les pères n'ont jamais en d'autre ambition pour eux que celle du célèbre Cochin, qui disait du sien: Sil n'a pas de mérite je le ferai asseoir.

Aussi combien, par l'effet du patronage d'un nom, y en a-t-il

d'assis, pendant six ou sept heures du jour.

Des employés pour tailler des plumes, le public n'en veut guère, et l'on n'a pas besoin de payer des deniers à ceux qui donnent, comme garantie de leur présence au chef du bureau, un chapeau laissé sur un pupitre.

Ce chapitre des Chapeaux n'a plus force de loi parmi nous, depuis que son auteur, le Pere Gagnon, a cessé de vivre. Bien rétribuer ses employés, c'est le moyen d'être servi à

souhait, pour n'importe quelle administration. Les Chambres comptent assez de serviteurs zélés, intelli-

gents, intègres, pour que cette politique de retranchement, loin de leur être préjudiciable telle qu'elle l'a été jusqu'aujourd'hui, leur soit au contraire profitable.

Ayez peu d'employés si vous le voulez, mais gardez les bons et payez-les bien, avant peu vous verrez que la machine gouvernem ntale n'en marchera pas plus mal.

Voilà les quelques réflexions que je me suis cru autorisé à exprimer ici à certains membres qui, animés d'un trop grand zèle du probono publico, ont commis une injustice criante il y a deux années passées.

Un bon Canadien-Français peut-il laisser la capitale fédérale sans visiter Hull?

Assurément non, ce serait faire preuve d'un manque de courtoisie envers cette portion du Bas-Canada, qui regarde si fièrement le côté Haut-Canadien.

D'ailleurs le voyage, outre l'amusement qu'il nous procure, son côté instructif.

Le commerce de bois, les moulins à vapeur, les manufactures de toutes descriptions et en tout genre, se sont emparés en maitres de la place.

Chaque pouce de terrain a été rigoureusement disputé à l'élément, et dans cette lutte corps à corps, l'industrie humaine est sortie triomphante.

Le genie inventif et explorateur de l'Américain a mis à contribution ces pouvoirs d'eau incomparables, et les conséquences de ces entreprises gigantesques qui vous émerveillent, l sions libérales.

ont été la création d'une petite ville, dent l'astre, sous le 18P port commercial, fera palir bientôt celui de sa sour de l'autre

Il y a en cet endroit une activité fébrile, dévorante, et Hull voit chaque jour grandir sa prospérité.

Cent quatre-vingt maisons y ont été érigées l'an dernier, les terrains sont vendus à des prix exorbitants, les loyers 18P-portent de beaux intérêts, cependant ça ne fait que com-

Qui peut prévoir l'avenir de cette localité, quand on songe que ce progrès n'est pas factice, qu'il sera durable, autant que les flots de l'Ottawa continueront à couler, vu qu'il puise 88 fécondité à une source intarissable, et que pour déLouché au commerce de l'intérieur vous avez une pepulatien de 15 à 20 milles voyageurs, qui viennent y déverser le trop plem de leurs bourses.

Chaque localité a sa physionomie particulière, et celle de Hull est des plus intéressantes.

Vous y retrouvez à chaque pas les signes distinctifs du caractère français, hospitalité, politesse et enjouement.

Des jeunes gens énergiques, intelligents, ont déjà pris en main la direction des affaires locales, et nul doute qu'avant peu la fortune et le succès souriront à leurs efforts.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait encore là place pour la jeunesse canadienne, au contraire, les avantages pour se faire une position enviable, surtout rémunérative, sont infiniment supérieurs à tous ceux des états voisins.

A part cela, Hull fourmille d'amusements en tout genre, assaisonnés par la présence de bons camarades.

Durant la belle saison, ses bosquets vous attirent, ses jar-dins de plaisance vous retiennent, et n'y auraît-il pour vous d'autre attrait que de faire la connaissance avec la brave et franche figure de J-Bte. Leduc, notre Barnum Canadien, votre voyage serait amplement payé.

Avant peu Hull aura son journal, ses chroniqueurs, ses chro-

niques, ses publicistes, que sais-je encore?

La veine est frappée, aux mineurs d'extraire le minerai, car le rendement dépassera toutes les espérances.

AD. OUIMET.

La Cour de Révision, siégeant à Montréal, vient de se rendre aux vœux du Barreau et aux exigences de la convenance et de la justice, en décidant que les juges dont le jugement serait porté devantt la Cour de Révision, s'abstiendraient d'y

Le juge récalcitrant est l'honorable Mondelet, président de la dite Cour. Il a annoncé qu'il continuerait de sièger, et il a affirmé sans hésitation, qu'il n'avait pas le droit de s'abstenif de sièger en révision de ses propres jugements.

Il a appuyé sa décision sur cinq points, des mauvais points comme ceux qu'il a mérités en cette circonstance.

Nous sommes persuadés que l'honorable juge n'a pas donné la véritable raison de son jugement. Nous croyons qu'il n's pas voulu se priver d'une des plus grandes jouissances de sa vie, celle de renverser ses propres jugements.

Cette particularité remarquable du caractère de l'honorable juge est une garantie suffisante pour les plaideurs et leurs avocats: ils p uvent être tranquilles.

Le Navire connu sous le nom de City of Boston et parti d Halifax pour Liverpool, le 25 Janvier dernier, n'est pas encore arrivé en Angleterre. Il est en retard de douze ou quatorze jours. On entretient les plus grandes craintes sur son sort; il pourrait avoir péri dans les tempêtes qui ont dû l'assaillir pendant la traversée. Il y avait beaucoup de passagers à bord, entr'autres une quarantaine de marchands de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau Brunswick. Leurs parents et amis sont dans la plus grande anxiété : ils s'attendent à de fatales nouvelles.

M. Chrs. Baillargé, ingénieur civil, a été unanimement réélu surintendant des travaux de la Cité de Québec.

#### LES CORDONNIERS.

La société St. Crispin a donné un bal, hier soir, dans 18 salle de ses séances, sur la rue Craig. La recette était destinée à l'achat d'instruments de musique pour la bande qu'ils ont organisée.

Cette société est, paraît-il, plus forte et plus nombreuse

Le fait est que les cordonniers sont privilégiés, cette année, ils ne manquent pas d'ouvrage et il faut avouer aussi qu'il n'y a pas une classe plus libérale et qui cher che plus à progresser et à s'instruire. Pendant que toutes les classes de la société souffrent de l'encombrement, les cordonniers ne suffisent pas aux demandes; il v a des boutiques, à Montréal, qui pourraient employer jusqu's vingt-cinq hommes de plus, chacune.

Il n'est donc pas étonnant que les cordonniers ne se plaignent pas cet hiver, et qu'ils mènent joyeuse vie.

A propos, nous devons dire que nous nous proposons de passer en revue les différentes classes d'ouvriers de Montréal, d'en indiquer le nombre et le progès, et de faire connaître les œuvres et les succès de ceux qui se dis tinguent le plus dans certaines branches.

Nous espérons que les ouvriers voudront bien nous aider dans cette tâche, en nous donnant le plus de ren seignements possibles. Nous voulons être justes et don ner à chacun son mérite.

Il nous semble que le talent et les succès des ouvriers doivent être connus et appréciés comme ceux des profes

#### COURRIER D'ONTARIO.

Une supposition :- J'ai fait le "Courrier d'Ontario" de l'Opinion Publique pendant cinquante-six ans et six jours, avec un succès toujours croissant, et mes contemporains, pas bêtes, finissent par découvrir que je possède une liasse de qualités transcription. transcendantes; il est palpable que je n'ai qu'un mot à dire Pour me faire ouvrir, à plusieurs battants, les portes de cinq ou six ministères.

Pas plus bête que mes contemporains, je m'installe commodement dans le meilleur fauteuil du meilleur d'entre les six, et je coule une existence agréable, semée d'enchantements, de signatures et de responsabilité.

Deux mois, trois mois se passent à engraisser, à prendre de l'importance, et à lire, le sourire aux lèvres, les inspirations des journaux de l'opposition. Le quatrieme mois, il surgit un point noir à l'horizon du ministère dont j'ai l'honneur d'être un m mbre marquant. La question de savoir si la chaîne de montre est faite pour briller ou non en dehors du palette. 8'mpose à l'attention de mes collègues. Je prends fait et cause pour les gandins malheureux qui n'ont que ce moyen fragile de se distinguer dans le monde, et j'attire sur ma tête des flots de sarcasmes de la part du grand chef des portefeuilles réunis de toutes les provinces de la Puissance. Le premier ministre, car ce grand chef, c'est lui, me traite d'idiot; je prends cela au sérieux ; je me pique, j'envoie promener mon Portefeuille, je saute en chemin de fer, et je retourne dans ma

Ce grand événement accompli, que me reste-il à faire, bons

ecteurs? Vous l'ignorez, ou à peu près, n'est-ce pas? Eh bien! écoutez: il me reste à passer raide comme une

balle à l'opposition. L'expérience que j'ai acquise depuis que je feuillète le ma au. de la politique m'a convaincu que le premier d voir d'un ministre, volontairem ent ou forcément démissionnaire, est de Prendre son vol vers la gauche.

M. Galt a payé son tribut à cette nécessité d'ordre majeur tout comme autrefois M.M. Drummond, Sicotte et Loranger.

tes f. m.nes, dit-on, ne deviennent veuves que pour se rema-rier. Il parait que les ministres ne deviennent veufs de leur-Portefeuilles que pour convoler de nouveau, et que c'est l'op-Position qui leur offre le terrain le plus propice pour étaler tous leurs charmes, tout leur chignon, et toutes leurs épaules.

Il est vrai que M. Galt eût pu épouser, il y a déjà quelque temps, après la retraite de M. Rose. Mais le mariage, à cette spoque, ne lui offrait pas assez de piquant, et c'était un autre fiancée et d'autres garçons d'honneur, que rêvait le dé-Puté de Sherbrooke.

Blasé sur les émotions de la politique des récentes années, James sur les émotions de la pontique des lectres du nou-le laquelle il a donné lui-même le brante, il lui faut du nou-veau, de l'étrange, de quoi réchauffer le sang dans ses veines, et su de l'étrange, de quoi réchauffer le sang dans ses veines, et reveiller les fibres de sa sensibilité émoussée.

Donner des baisers à Sir John, c'est recommencer le chapitre des tendresses défuntes; passer le bel anneau d'or des fiançailles au doigt de M. McK. nzie, ou de M. Blake, ou de M. G. Rosser de M. G. Rosser de M. G. Rosser de Ro M. George Brown, c'est recommencer une vie nouvelle, explorer tout un champ d'émotions inconnues.

Or, c'est une vie nouvelle que veut M. Galt, ce sont des émotions inconnues qui tourmentent sa brillante imagination de poëte financier.

Arriver à la tête de la phalange de ceux qui ont jeté un tas de pierres dans les jardins du gouvernement aux jours heureux où l'on se contentait d'être fidele au pouvoir et à l'amitié des siens, c'est peut-être l'idéal du bonheur pour les militants et les forts de l'arène politique. Mais alors, ô vous tous mes frères, bénissez le ciel qui a fait les pacifiques et les faibles, car sans eux, le régime parlementaire ne verrait guère de beaux jours. C'est parmi ces derniers qu'habite la sainte fidelitz lité, celle qui fait qu'en un pays de complète liberté, un parti acquiert assez de force pour gouverner, dans le respect de l'opinion et la soumission à ses légitimes exigences.

Ce n'est pas moi qu'on prendra jamais à pousser les choses ni un enchaînement, ni un esclavage. Je n'aime point les chaînes, et je ne me passerai point le caprice d'en river aux poignets de qui que ce soit. Il y a donc des circonstances dans la vie d'un peuple, (c'est un cliché, cela), où un homme public, lié à un parti peut sans déroger à quoi que ce soit, public, lié à un parti, peut, sans déroger à quoi que ce soit, prendre par une autre voie que ce parti, pour tendre au but où doit où doit aspirer tout honnète homme politique. Cet écart du chemin battu par ses chefs, ou ses frères, peut être en certaines occasions, un grand devoir à remplir, un devoir qui demande une considerations de la constant de une conscience ferme, un courage et une énergie dignes d'ad-

Sommes-nous dans une de ces circonstances? Le danger est-il à nos portes? Y a-t-il dans l'air de gros nuages prêts à crever sur nos têtes?

S'il y a tout cela, à coup sûr, nous l'ignorions, ou nous feignions de l'ignorer. Je sais bien que les choses du Nord-Ouest n'allaient pas selon nos goûts; mais qu'il y eût péril en 

excellents cousins de Fort Garry, personne n'y songeait.

Terreneuve et l'Ile du Prince Edouard auraient pu faire mieux l.... micux les choses en nous sautant au cou lorsque nous leur offrions bien gentiment un bon gros baiser; mais nous savons tous les graves raisons qui ont mis un air rogue et dégoûté sur la figure. la figure de ces aimables petites personnes. La dot apportée au coutrat par cet épouseur insatiable qui a nom Canada, ayant mars ayant paru un bien faible magot à ces demoiselles de bonne maison un bien faible magot à ces demoiselles de bonne maison, nos baisers ont été repoussés. C'est un malheur; qui le contact caisse pure les faveurs et les careas a de ces deux ambiticuses coquettes? Non; et ce n'est point ce que prétend M. Galt, qui est avant tout un homme de sens et de raison.

- Mais alors ? Comment, vous ne devinez point. C'est pourtant simple comme bonjour. M. Galt, qui est un fort entre les forts, eût—

fait-au-tre-ment que n'ont fait ses ci-devant collègues, pour compter fleurette à nos demoiselles récalcitrantes

Je suppose que Sir John et Sir George avaient oublié de se mettre la bouche en cœur pour implorer de ces belles une promesse, ou un gage de fidelité; que sir John n'avait pas un lorgnon à l'œil droit, que Sir George avait un nœud de cravate défectueux—on les aura pris pour des amoureux bêtes, ignorants des suaves langueurs de la valse et des doux enivrements de la polka. M. Galt arrivant après eux, sanglé, corsé, peigné, frisé, moustaché, avec pas mal de fard aux lèvres et caucoup de miroitements à l'œil, n'aurait-il pas sur Miss Prince Edward et Miss Newfoundland, un effet de séduction parfaitem nt rempli? Dam, je ne dis pas, si à tous ces avantages personn ls, il ajoute un grand trousseau de jolies roues pour les fiancées, outre quelque cent mille beaux écus bien sonnants.

Mettre un genou en terre, et jurer à une jeune fille qu'on e m urt d'amour pour ses belles tresses de cheveux exotiques, c'est la chose la plus facile du monde. Ce qui l'est moins, c'est de laisser tomber délicatement de son gousset, en reprenant la position verticale, une bourse enrichie de nombreux billets de banque. Or, le billet de banque est par excellence le billet amoureux de notre temps; et c'est quand on en arrive à ce chiffon de valeur que le rôle de diplomate énamouré commence à devenir épineux.

Il n'y a pas à se cacher que M. Galt est une acquisition considérable pour l'opposition. Mais, pour terminer, allons droit au fait: sa défection met-elle en péril le ministère de Sir John? Je ne le crois pas. La majorité du gouvernement sera amoindrie, c'est évident; car, le député de Sherbrooke, astre de première grandeur, entraîne dans son évolution quelques rares étoiles de seconde et troisième catégories. Mais, de là à réduire à néant l'imm use majorité que ralliait le gouvernem.nt à la dernière session, il y a gros à faire, et cela ne sera pas fait à cette session, j'en ai la ferme conviction.

C. T.

#### COUR SUPERIEURE.

Une telle.

Demanderesse;

VS.

Un tel, Défendeur.

Présidence de l'hon. Juge Mondelet.

W. Dorion, écr., avocat de la Demanderesse. F. Cassidy, écr., avocat du Défendeur.

M. Dorion expose sa cause: la Demanderesse poursuit son muri en séparation de corps et de biens pour sévices, injures et incompatibilité d'humeur. Le savant avocat appelle l'attention de la Cour sur la différence d'âge qu'il y avait entre les deux époux.

-Cette difference est-elle grande, M Dorion? Oui, votre Homeur, le muri est âgé de trente ans et sa femme dépasse la soixantaine, mais cette dernière avait quatre ou cinq mille louis, quand elle s'est mariée, et le jeune mari n'avait rien du tout.

La Cour: -Ah! Ah!

M. Dorion:—Le Défendeur en veut aux biens, comme à la personne de ma cliente, il l'accable d injures de toutes sortes et dépense sa fortune; elle demande avec raison la protection de la Cour. Comme c'est une question de preuve je laisse la cause entre les mains de la Cour.

M. Cassidy :- Qu'il plaise à la Cour ; les injures et sévices dont se plaint la Demanderesse ne sont qu'un prétexte pour couvrir le véritable motif de la présente action. La Demanderesse qui a plus d'amour pour son argent que pour son mari, ne veut pas qu'aucune main touche à ses écus, elle veut éloigner son mari pour être plus certaine de les conserver intacts.

Quant à ces sévices et injures dont elle se plaint, voici les seuls faits qu'on trouve dans la preuve : le Défendeur aurait pris, une fois ou deux. sa femme par le bras et l'aurait fait entrer dans sa chambre pour l'empêcher de se môler d'une affaire qui ne la regardait pas.

La Cour:—La vieille est peut-être maligne un peu? M. Dorion:-Il n'y a rien dans la preuve qui l'établisse.

A l'extrême. Quand je parle de fidélité à son parti, je n'entends in un control de la Cour que nour les apprécier justement il faut tenir à la Cour que pour les apprécier justement il faut tenir compte de la position des parties en cette cause; telles paroles qui seraient injurieuses pour des personnes habituées à un langage délicat le sont beaucoup moins entre gens accoutumés à entendre un langage plus vulgaire.

La Cour: —Quelle est la position des parties. M. Cassidy? M. Cassidy:-Ils sont cultivateurs et vivent à la campagne.

La Cour: Eh bien M. Cassidy, je ne partage pas votre opinion.....Nos cultivateurs sont intelligents, respectables et remarquables par leur politesse et leur savoirvivre. J'ai souvent entendu répéter par des hommes im-partiaux et distingués que les Canadiens Français étaient un des peuples les plus estimables, les plus intelligents et les plus civilisés de la terre.

Comme je suis canadien moi même j'apporte à l'ppui de mon opinion le témoignage d'hommes désintéressés.

M. Cassidy:-Mais, Votre Honneur je ne crois pas avoir dit le contraire,—je connais et j'apprécie les belles qua-lités des cultivateurs canadiens autant que la Cour... et je ne voudrais pas que la Cour mit le public dans l'impression que j'ai tenté de détruire leur belle réputation. Tout ce que je prétends, c'est que l'éducation et condition des personnes affecte g'néralement le caractère des injures dont elles se plai nent....

M Cassidy termine en demandant que l'action soit déboutée et que les parties dans la cause soient renvoyées chez

La Cour :—Si je vous comprends bien M. Cassidy, vous dem indez qu'elles soient renvoyées dos à dos.

M Cassidy:-Il faut s'entendre.

M. Dorion: - C'est moi, votre Honneur, qui demande

UN TEMOIN.

#### FAITS DIVERS.

Ernest Picard, l'accusateur public...de M. Haussmann, dit partout que les expropriations faites par le terrible baron, l'ont été pour cause de futilité publique.

Après avoir lu l'article de Paschal Grousset, qui demande l'abolition de la poine capitale, excepté pour les souverains, l'empereur a dit à M. Conti.

-Piens! je croyais que, depuis 89, nous étions tous égaux ! Dans certains cercles qui se disent bien informés, un bruit

persistant, dont on continue à s'entretenir, est le futur mariage du prince impérial qu'aux Tuileries on songerait à préparer.

Voici quelles sont les princesses sur lesquelles on aurait des

10. La princesse Blanche d'Orléans, dernière fille du duc de

Nemours, née à Claremont, le 2 so tobre 1857. 20. La princesse Marie de las Mercedes, l'amée des filles du duc de Montpensier, infante d'Espagne, née à Madrid, le 24 iuin 1860.

30 La princesse Louise, duchesse de Saxe, fille ainée de Léopold II, roi des B. Iges, née à Bruxelles, le 18 février 1858. 40. L'archiduchesse Cisèle, fille amée de l'empereur Fran-çois-Joseph, née à Vienne, le 12 juillet 1856.

La santé de la reine Victoria s'améliore de jour en jour. La reine quittera Osborne (ile de Wight), avec ses jeunes enfants, le 13 février pour alier passer la fin de l'hiver à

A la suite d'une discussion qui a pris naissance au Creuzot, M. Chabrillat, rédacteur du Figaro, et M. Dubuc, de la Marseillaise, se sont rencontrés le 3 fevrier. Nous empruntons à la Marseillaise le compte rendu de ce duel :

La rencontre entre MM. Chabrillat et Dubuc a eu licu, à

5 heures, au Vésinet. A la première passe, M. Dubuc a reçu une blessure en pleine portrine, au-dessous de la septième côte, à vingt centimetres du sein droit.

Les témoins ont immédiatement déclaré l'honneur satisfait.

Le sang a coulé avec abondance.

L'état du blessé, qui a été ramené à son domicile par ses témoins et M. le docteur Menessier, n'offre aucun danger. Les deux adversaires ont fait preuve de la plus grande

loyauté et du plus grand courage.

Signe: Gustave Flourens, A. Humbert.

Dr. Ch. Menessier. George Pradel.

Le Courrier des Deux-Mondes abandonne un instant sa gravité pour écrire l'histoire du mariage de M. Emile Ollivier, racontés par sa très-aimable et tres-joune fomme.

Je venais aux eaux, il venait aux eaux ; j'étais petite, il était grand —L'année suivante, toujours aux caux, j'avais un peu grandi; lui, il était plus grand —La troisieme année, aux caux encore, j'étais presque grande, lui, il était tres grand, grand pour deux, il me haussa jusqu'à lui, et, ô bonheur, je devins sa femme.

Notre ami M. le Docteur Lavallée, député de Joliette, a conduit à l'autel, lun li dernier, 14 courant, à St. Félix de Valois, Demoiselle Marie Josephine Elia, fille ainée de M. Crep au, écuier, notaire.

Nous offrons à l'heureux couple nos félicitations et nos meilleurs souhaits.

Lord Lyons a été obsédé de demandes de gens qui voulaient être présentés aux Tuileries.

Parmi tous ces noms, pas un seul qu'on connût à Londres.

—Ah! mais non, s'est écrié le spirituel ambassadeur, J'aurais peur de tomber sur des pick-pockets!

Troppmann vient d'avoir un imitateur dans le département de la Vienne, à six kilomètres de Villiers, sur la route de Vouzailles.

C'est un nommé Vincent Rivière, âgé de quarante-deux ans, marié et père de deux enfants en bas age. Il habitait Villiers. Le mobile de son crime était le vol. Quand il eut enterré sa victime, il s'aperçut que son crime ne lui rapportait que l franc 40 centimes. Fou de désespoir et de remords, il alia se livrer lui-mim: à la justice.

La victime est un cultivateur nommé Sylvain René. Il ha-

bitait seul une maison isolée près de Villiers. Rivière l'attira dans la campagne, et arrivé à certain point, il le frappa à coups de pic et l'enterra dans une fosse creusée à l'avance. Mais plus rusé que Troppmann, il avait eu le soin d'apporter là un eune noyer, qu'il planta dans la fosse sur le cadavre, de façon à ce que les rares passants ne s'étonnent pas de voir la terre fraichement remuée autour de cet arbre récemm :nt planté.

Il y a quelques jours, Vincent Rivière a été transporté sur le théaire de son crime. Il en a expliqué les circonstances aux magistrats. Une foule considérable s'était rendu sur le terrain.

C'est Rivière qui a indiqué le chemin. Le champ parait abandonné depuis longtemps. On enlève le noyer, puis la terre, puis les pierres qui recouvrent le cadavre. On m. t d'abord à découvert une main, puis un bras, puis le corps entier! La tête est couverte d'une blouse, fixée au con par une corde qui l'entoure, descend sur la poitrine, fait le tour du corps, ré-unit les poignets et serre les jambes l'une contre l'autre.

L'assassin a dû montrer un épouvantable sang-froid dans l'accomplissement de tous ces horribles apprèts, dans la perpétration de ce crime.

La victime, âgée de soixante-deux ans, jouissait de l'estime générale.

Rivière a reconnu que le récit de l'affaire Troppman lui avait montré les précautions à prendre pour que le crime ne soit pas découvert de longtemps.

L'émotion est très grande dans toute la contree.

Mot adorable de M. Böbé.

Maman, de retour d'une visite, s'aperçoit qu'une main téméraire s'est glissée dans une boite de pralines.

Elle fait comparaitre devant son tribunal mademoiselle Lilin . ûgée de quatre ans, et M. Bébé, qui va sur son trentedeuxieme m is

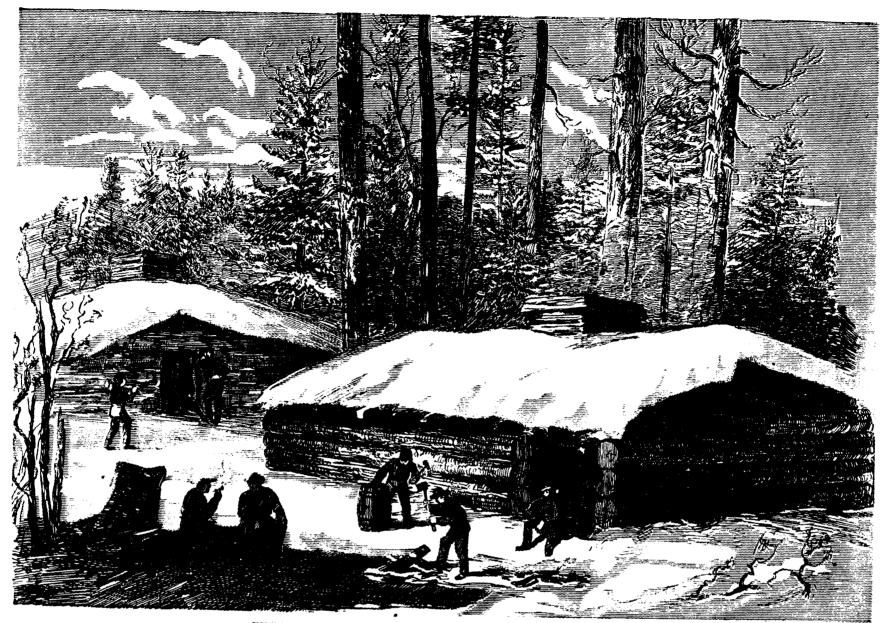
–Allons, dit la maman, d'un ton sévère, qui a mangé les

–Pas moi ! -Pas moi!

-Ne mentez pas! C'est ou Liline ou Bébé....

-C'est Béhé!

-Non, ce n'est pas moi! Liline est une menteuse!... D'ailleurs, elle n'était pas là quand je les ai prises.



EXPERIEUR D'UN CHANTIER DANS LES FORETS DU CANADA.



HALAGE DU BOIS DANS LES FORETS DU CANADA.



"LA PLUIS EST FINIA."-Dapres une Peinture par F. Verheydeu.

### L'OPINION PUBLIQUE.

SAMEDI, 26 FEVRIER, 1870.

#### LA SEMAINE PARLEMENTAIRE.

Dès l'ouverture de la session, la bataille s'est régulièrement engagée au sein du Parlement Fédéral. A part l'incident McDougall et la déclaration de guerre de Sir Alexander T. Galt, les premières escarmouches ont eu un caractère sectionnel.

L'Hon. M. McDougall. de retour de sa malheureuse excursion à Pembina, a pris place dans les rangs de l'opposition comme député de Lanark Nord. On a mis en doute son droit de siège aux Communes sous prétexte qu'il a dû retirer un salaire quelconque de la caisse publique comme gouverneur réel ou provisoire du Nord Ouest. Sa nomination, parait il, n'était toutefois que conditionnelle et subordonné à l'entrée définitive du Nord Ouest dans la confédération, entrée qui devait s'effectuer le premier décembre dernier par le paiement de £300 000 sterling à la Compagnie de la Baie d'Hudson et par la Proclamation impériale d'investiture, si nous pouvons ainsi parler. L'insurrection des métis ayant empêché l'accomplissement de ces deux conditions, M. McDougall ne put être con-

La discussion sur ce sujet a été bientôt terminée par Sir John A. Macdonald, qui a demandé qu'elle fut référée au Comité des Priviléges: elle y dormira peut-être longtemps.

M. Savary, de la Nouvelle-Ecosse, et M. Scriver, de Huntingdon, ont proposé et secondé l'adresse en réponse au discours du trône; nous faisons grâce à nos lecteurs de l'analyse de leur discours. C'est toujours la même et ennuyeuse paraphase du discours d'ouverture. En justice, nous devons pourtant dire que M. Savary est sorti du cercle ordinaire et a fait un assez bon discours, dans lequel il a donné d'encourageantes statistiques sur les progrès opérés dans la construction des navires et l'exploitation des pêcheries dans les Provinces maritimes.

Après ces deux discours, l'Hon. M. Holton commença l'attaque. Ce fut le signal, les écluses furent ouvertes, et un flot de paroles inonda la Chambre deux jours durant, jeudi et vendredi; sans le bal donné au Prince Arthur par les Citoyens d'Ottawa, Dieu sait si l'on aurait respecté la sainteté du dimanche.

Dans les pays constitutionnels, les sessions ont deux époques, deux phases où les représentants du bon peuple ont le droit de parler de tout, de s'attaquer à tout et de battre en brèche la politique générale du gouvernement; c'est lors des débats sur l'adresse et de la dissection du budget. L'adresse est une belle occasion: le roi ou le gouverneur demande l'avis des députés et ceux ci ont pu connaître les besoins de leurs constituants depuis la dernière session. Avant de voter des millions, les élus du peuple ont encore le droit de savoir la destination de ces millions et la politique du cabinet est de nouveau passée au crible.

"Donnez moi une bonne politique et je vous ferai de bonnes finances," a dit quelqu'un qui s'y entendait et qui voulait résumer dans une pensée juste et rapide l'influence de la politique sur la taille des budgets. Mais nous parlons là de la théorie; en pratique, c'est moins idéal, un peu moins beau et souvent les lions de la tribune tonnent plus pour leur satisfaction personnelle que dans l'intérêt de la chose publique. C'est un fort petit péché qu'il faut pardonner à la liberté parlementaire et à la faiblesse humaine.

Mais revenons à M. Holton, que nous avions laissé la mèche à la main, prêt à mettre le feu aux poudres ministérielles. C'est un fort jouteur et un habile tacticien, et on a toujours du plaisir à l'entendre ou à le lire, même lorsque l'on ne partage pas ses idees. Il demanda au chef du Cabinet des explications sur trois ou quatre points: les changements ministériels, l'accession de quatre nouveaux membres au Conseil Privé, impliquaient ils un changement dans la politique du gouvernement? Pour quoi avait on confié à Sir Francis Hincks le portefeuille de ministre des Finances? Il a aussi été question dans la presse d'offrir le même portefeuille à Sir Alexander T. alt : M. Holton voulait savoir ce qu'il y avait de fo en cela et comment il se faisait que le député de Sherbrooke avait refusé les offres du gouvernement. La partie h sut canadienne du cabinet attire aussi vivement la tendre sollicitude du représentant de Chateauguay, et il désire connaître les causes qui ont décidé Sir John à rompre le compact de 1867 et à accorder des portefeuilles à trois conservateurs et deux réformistes, tandis que d'après l'entente entre les deux partis il devait y avoir trois réformistes et deux conservateurs. L'Hon. M. McDougall avait-il consenti à ce changement de base, avait-il approuvé ou désapprouvé l'entrée de M. Morris dans le Conseil Privée? L'Hon, M. Morris a deux torts aux yeux de M. Holton, il est conservateur et l'a toujours été; il ésais à la dernière session fortement opposé au bill du trahi les intérêts de son gouvernement en ne le prévenant

gouvernement sur les Banques, et comme le discours du Trône parle encore d'une mesure sur le même sujet, M. Holton est très anxieux de savoir lequel du gouvernement ou de M. Morris a changé ou modifié ses vues?

Sir John a répondu sur tous les points, dans un discours modéré, digne, empreint d'une apparente bonhomie, mais entremêlé de temps à autre d'une fine pointe d'ironie. Le ministère des finances avait deux fois été offert à M. Galt, à la requisition de Sir George et de Sir John. Et ce n'est que parceque.M. Galt l'a refusé qu'il fut donné à Sir Francis, dont le gouvernement a voulu utiliser le précieux savoir et les grandes capacités. Son gouvernement, d'ailleurs, a ajouté M. Macdonald, n'était pas le premier qui allait chercher en dehors de la chambre des hommes marquants, des personnages. La chose s'était déjà vue ici et un parti nouvellement arrivé au pouvoir avait été obligé d'aller chercher son ministre des finances en dehors du Parlement: mais il avait eu raison et fait en cela preuve d'un grand tact : car ce ministre des finances était d'une habileté consommée. Et la Chambre d'éclater de rire lorsque Sir John déclara que ce remarquable financier en levé à la vie privée pour former partie du gouvernement était M. Holton lui même. Il n'y a rien de changé dans la politique du gouvernement par le fait des récents remaniements ministériels. Quant au changement de base dans la recomposition du Cabinet en autant que le Haut-Canada peut y être intéressé, Sir John admet l'entente de 1867, mais il prétend que les élections de la même année ayant donné plus de conservateurs que de libéraux, il était devenu nécessaire de changer la proportion et que d ailleurs M. McDoug ill avait approuvé les nominations de MM. Morris et Aikens.

M. Galt se lève ensuite pour jeter le gant au gouvernement, dont il blâme la politique générale. Mais il s'attaque particulièrement au premier ministre, qu'il rend seul responsable de toutes les fautes de l'administration et de la nomination de M. Hincks. Il a soin de déclarer qu'en cessant de supporter le ministère, il ne cesse pas pour cela de continuer à appartenir au grand parti conservateur du Bas Canada. Il pousse même la délicatesse et le scrupule jusqu'à répudier de nouveau les idées de l'opposition, qu'il ne partage pas plus aujourd hui qu'il ne le faisait il y a six ans.

M. Galt nous fait pas mal l'effet d'un homme qui ne se sépare pas éternellement, et nous parions mille contre un qu'il n'a pas juré de ne jamais revenir.

L'Hon. M. McDougall nie avoir consenti à l'entrée de M. Morris et se cite lui même comme témoin en lisant à la Chambre une lettre qu'il avait écrite à Sir John. Ce dernier eut un avantage décisif sur son ci devant collègue en communiquant aux communes des lettres de M. Aikens et de M. Howland, déclarant formellement que M. Mc-Dougall avait approuvé le choix de MM. Aikens e' Morris. Cest un mauvais début pour M. McDougall, et si tous ses coups contre le gouvernement sont de cette force, son opposition va durer longtemps.

M. Hincks, dans un discours peu long et fort remarquable, se défendit des attaques lancées contre son passé (1853 et 1854) et reprocha à l'opposition de n'avoir aucun grief défini contre le gouvernement et de gaspiller le temps en de misérables débats sur les prétentions personnelles de quelques réformistes d'Ontario.

Les deux meilleurs discours de la semaine dernière sont incontestablement ceux de M. McKenzie et du Dr. Tupper. Le premier, qui est mainténant le chef incontesté de l'opposition Haut-Canadienne, a attaqué vivement M. Hincks à propos de sa circulaire confidentielle à quelques réformistes du Canada et de ses prétentions à se constituer leur chef. C'est dans le cours de cette attaque que M. McKenzie voulant faire justice des accusations de mécontentements et de tendances annexionistes lancées à son parti par le ministre des finances, a laissé échapper l'aveu très compromettant pour sa thèse, que la masse de la population n'avait jamais été aussi contente de son sort qu'à présent. Il s'attaque au personnel de l'administration et la blame énergiquement de to t le mal qu'elle avait fait et du bien qu'elle aurait dû faire. Mais il parla surtout pour sa Province et s'acharna à Sir John Macdonald et à Sir Francis Hincks.

Le Dr. Tupper lui répo dans un langage dont toute la presse loue l'élévation et le patriotisme. Nous passons vite sur ces deux discours malgré leur mérite réel, pour arriver au grand toutnoi de lundi. A l'ouverture de la séance une passe d'armes très vive s'engagea entre MM. Howe et McDougall. Le pre mier fut envoyé, en octobre dernier, dans le Nord-Ouest pour y étudier et y observer l'état des choses; on l'a accusé d'avoir alors encouragé, ou du moins de ne pas avoir essayé de combattre l'esprit d'insubordination qui commençait à se manifester contre le gouvernement canadien, et le futur lieutenant gouverneur MeDougall en particulier. Il voulut se laver de ces imputations; M. McDougall les a renouvelées et a prétendu que M. Howe avait

pas des dispositions des habitants du Nord Ouest lorsque tous deux se sont rencontrés dans les Plaines. La riposte de M. Howe fut très énergique. Nous pouvons toutefois croire raisonnablement que 1 Hon. Secrétaire d'Etat a été leger, que M. McDougall a été maladroit et que sa gaucherie et sa réputation assez legitime de fanatique ne sont pas étrangères à son insuccès: c'est là ce que révele dej une de ses lettres et ce que prouvera probablement une connaissance plus approfondie des faits.

La correspondance échangée entre MM. Cartier et Galt ne jette aucun jour sur les motifs qui ont engagé le député de Sherbrooke à refuser le portefeuille des finances.

M. Masson, de Soulanges, a dit quelques paroles plemes d'apropos sur le Traité de réciprocite et la nécessite d'encourager l'industrie nationale par des tarifs protecteurs et l'élargissement de nos canaux.

Un nouveau discours de M. Hincks a été encore tout un événement. Il s'est borné surtout à trois points : il 🕏 justifié le principe des coalitions par des précedents historiques pleins de force et a tente de demontrer 1 inconséquence des réformistes qui, tout en étant favorables a la confédération, font opposition au gouvernement avant que l'œuvre soit completee, et n'ont que des motifs personnels, des considérations secondaires à invoquer pour cesser leuf coopération à l'entreprise commune. Il est ensuite revenu sur sa circulaire aux liberaux d'Ontario, que M. McKenzie avait passablement massacrée, et a terminé par une attaque contre M. Galt, où a été mis en lumière le passé financier des deux redoutables adversaires. Cette revue rétrospective n'était pas, naturellement, faite toute dans l'intérêt du député de Sherbrooke. Toutefois, M. Galt n'y a pas été mal mené: M. Hincks s'est attaché simplement à établir que sa politique de chemins de fer avait fait la richesse du pays et que M. Galt, qui s'en était fait le docile continuateur, devait être le dernier à la

Après M. Hincks M. Galt: c'était une bonne fortune pour la Chambre. Comme œuvre littéraire et de haute stratégie parlementaire, le discours de M. Galt est presque incomparable; c'est la répetition plus accentuée de celui qu'il a donné la semaine dernière. Il veut tenir M. Hincks responsable de tous nos embarras financiers et reproche au gouvernement de ne pas avoir plus tôt fini la confederation en y faisant entrer le Nord Ouest, Terreneuve et l Isle du Prince Edouard. Il y a une belle variante sur l'indépendance ; c'est une magnifique page mais qui n'est pas très claire. Il veut l'independance du pays; mais quand? dans quelles conditions? M. Galt a garde làdessus un silence majestueux. En somme, nous maintenons notre première opinion sur M. Galt. On ne comprend pas bien pourquoi il passe à l'opposition et ses discours portent l'empreinte des hésitations de son esprit; on les admire un peu comme ses budgets, sans trop les comprendre.

Sir George E. Cartier continua le débat de lundi soir. Après une harangue très belle, il est vrai, mais nuageuse et pleine de faux fuyants, il est agréable d'entendre un exposé de la situation vrai, correct et nourri d idées et de faits. M. Cartier tenta de montrer l'injustice des plaintes de MM. Galt, McKenzie et autres sur les retards apportés à compléter l'œuvre fédérale. Terre Neuve et l'île du Prince Edouard entreront bientôt dans l'Union et le Nord Ouest allait y arriver plus promptement. Il revendiqua, à propos du futur gouvernement de la Terre de Rupert, fermement et noblement les droits de la race française. "Nous sommes, dit il en substance, un million deux cent " cinquante mille canadiens français répandus dans touté " la puissance du Canada, et nous réclamerons hautement notre juste part des honneurs, parceque nous sommes aussi loyaux que les anglais, les Irlandais et les Ecossais. "Que serait devenu l'empire britannique en Amérique " sans la race française, qui sut résister aux offres séduisantes des américains lors de la guerre de la rébellion? "Sil plaît au gouvernement de nommer, dans l'intérêt " public, un canadien-français comme lieutenant-gouver-"neur du Nord Ouest, nous le ferons. Et qui pourrait "nous blamer?" Tout le monde applaudit, parcequ'il avait frappé au cœur le fanatisme haut-canadien qui criait depuis quelque temps: no French domination in the North-West. Il ne négligea pas, non plus, d'attaquer le fanatisme religieux d'Ontario et fit un éloge bien mérité de Mgr. Taché.

La séance de mardi (22 courant) offrit encore son contingent de discussions animées. M. Huntington défendit vaillamment sa politique d'indépendance: il le fit avec force, avec éloquence et avec esprit. Mais c'est un véritable rhéteur, dans le sens antique et mauvais, et. pour ceux qui se rappellent son discours de Waterloo, il a été faible et il a eu peur d'exprimer ses sentiments devant les Communes. Il a lourvoyé.

M. Dufresne a, dans un langage ferme et énergique, dit de bonnes vérités au gouvernement et aux anglais du Haut Canada à propos le la question du Nord Quest, et rappela, et amplifia très heureusement les belles paroles de feu Sir Etienne P. Taché, à propos du dévouement des canadiens français à la couronne anglaise.

L'Hon. M. Langevin prit à partie M. McDougall, qui avait dit et fait publier que le ministre des Travaux Publics avait encouragé l'insurrection du Nord Ouest, soit Par lui même ou par son frère Sa Grandeur l'Evêque de Rimouski. La défense de M. McDougall fut pitoyable au suprême degré et il passa un très mauvais quart d'heure aux mains de M. Langevin, qui établit victorieusement que le député de Lanark s'était prêté à la circulation de Calomnies tout simplement absurdes. M. Langevin parle peu souvent, trop rarement; mais chaque fois qu'il prend la parole, il le fait avec à propos, habilement et efficacement. C'est un homme d'étude, de logique et dont tous les coups portent.

Après quelques autres discours d'importance secondaire, les derniers paragraphes de l'adresse furent adoptés sans que l'opposition osât demander un vote.

La séance de mercredi fut à peu près nulle, à part un incident survenu à propos des paroles que M. Hincks avait prêtées à M. John Young, de Montréal, sur l'indépendance et l'annexion.

J. A. Mousseau.

Montréal 22 Février 1870.

A MM. les Rédacteurs de L'Opinion Publique. Messieurs,

Mon ami Riel m'a fait parvenir une autre lettre. Je vous en donne communication. On y remarque le même ton familier, le même abandon. Nulle autre prétention que celle de faire connnaître la vérité. Vos lecteurs lui pardonneront le décousu et le déboutonné de son style, quand je leur dirai que cette lettre a été écrite au camp par le général, une épée dans une main et peut-être un pistolet dans l'autre.

Je suis, Messieurs, Votre tout dévoué, SIMEON SÉRIEUX.

Département de la Guerre et de la Marine de la Puissance du Nord-Ouest.

Mon bon ami,

Vous savez, ou peut-être que vous ignorez, que notre territoire est inondé de Manitous depuis le jour que Son Excellence Sir William McDougall s'est montré à la frontière de cette terre promise. Nous ne pouvions nous expliquer le but que ces braves gens se sont proposé en venant se fixer au milieu de proposé en venant se fixer un dez leurs, un de nous. Ce mystère nous a été dévoilé par un des leurs, un vrai maître ès-jonglerie. Il paraît donc que Son Excellence a rêxné, il y a quelques années, sur les Isles Manitoulines, patrie de ces émigrants. Il était adoré de ses sujets qu'il gouvernait. vernait en bon père de famille, au nom de Sa Majesté la Reine de la Grande Bretagne et d'Irlande, qui elle aussi avait à cœur de faire le bonheur de ce peuple qu'elle connaissait très bien pour bande la difficult de ce peuple qu'elle connaissait très bien pour bande de la connaissait pour l'avoir souvent vu et visité. Quand Sir McDougall a dû faire le sacrifice de se séparer de ces braves Manitous, ces derniers verser nt d'abondantes larmes: ils ne pouvaient se consoler de son départ. Ils se réunirent, lui donnèrent un diner somptueux et après avoir bu ou mangé les toasts d'usage en pareille circonstance, jurèrent tous de le suivre partout où il Serait gouverneur. Comme il est parti d'ici et que ces pauvres gens ne savent où le trouver, ils sont obligés de demeurer Parmi nous, mais ils espèrent que bientôt il plaira à Sir John, Sir George et Sir Francis, de lui donner le gouvernement du Compagnet de la compagn comté de Lanark. Dans ce cas ils s'y transporteront. Sir William pourra les utiliser comme voteurs, libres et indépen-dant. dants électeurs. Quant à nous, nous les regretterions : ce sont

dants électeurs. Quant à nous, nous les regretterions: ce sont d'infatigables défricheurs, d'excellents colons.

Notre population augmente rapidement. Vingt mille Jésuites viennent de se joindre à nous. Et ils n'arrivent pas de Pontoise ni de Cork. Non, ils sont d'Espagne où ils possédaient de nombreux châteaux. M. Prim, dictateur démocratique de ce pays, en l'absence de la Reine Isabelle, voulant les débarrasser de tous les soucis de l'enseignement et de la prédébarrasser de tous les soucis de l'enseignement et de la prédication, a daigné leur ouvrir les portes de ces châteaux, vrais prisons où la tyrannie Bourbonnienne les laissait languir. Il eur a rendu la liberté et s'est chargé lui-même de l'administration de leurs biens, pendant le congé indéfini qu'il leur a accordé et cela pour le plus grand bonheur du peuple. On dit que cas et cela pour le plus grand bonheur du peuple. que ces intrigants émissaires de la curie romaine sont toujours les premiers à profiter des bienfaits des gouvernements libépremiers à profiter des bienfaits des gouvernements aux craux. C'est dans ce dessein probablement qu'ils sont venus dans ce pays où notre Président, à l'exemple de l'Impératrice Catherine de Russie, et Frédéric le Grand de Prusse, vient de leur consent de la contra la paraisse. Ils ont déjà leur confier l'enseignement de toute la paroisse. Ils ont déjà plusieurs colléges, Eglises, Noviciats et même un collége pour les nobles. Ils jouissent ici d'un grand crédit. Ils s'occupent de tout, même de choses extra-spirituelles. Nous ne faisons rien sans l'une de choses extra-spirituelles. rien sans les consulter. Ce sont eux qui rédigent nos projets de la de lois, donnent nos instructions à nos ambassadeurs et dressent nos plans de campagne. Vous voyez donc que vos jour-naux le Witness, le Globe et les dépêches télégraphiques dont vous m'ayez parlé n'ont rien exagéré en proclamant que la Puissance du Nord-Ouest est tout-à-fait sous le contrôle des Jésuites.

Nous espérons cependant que pas plus de mal ici qu'ils en ont déjà fait au Canada, au Para-guay, au Japon et dans le Céleste Empire. Ils s'attendent envoie de Rome, afin de prendre possession complète de ces patriotes qui goête les délices de ce pays denuis plus de vingt patriotes qui goûte les délices de ce pays depuis plus de vingt ans. Il s'est amusé à apprendre toutes les langues des sauvages, à faire de la langues des sauvages de la langues des sauvages de la langues de la la langues de la la langues de la langues de la langues de la langues de la langu vages, à faire de longues excursions tant en hiver qu'en été, dans i dans le but de soumettre au joug de Rome et de la domination ce chef Langue Ascendency, tous les habitants de ce royaume. Ce chef Jésuite est beaucoup amé ici : Nos gens se préparent le reconsis

à le recevoir en triomphe

J'ai entendu dire souvent que si le gouvernement d'Ottawa se fut adressé à ce Talleyrand du Pape, il aurait pu lui rendre beaucoup de services, plus que tous les hommes d'Etat et les grands Canistin les grands Capitaines que vous mus avez expédiés.

Inutile de vous dire que cette erreur de jugement ou d'aveu-lement de 1 vous dire que cette erreur de jugement ou d'aveuelement de vous dire que cette erreur de juscimient de la part de vos Ministres a fait notre affaire.

Quos deus vull perdere prime demontat.

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire : Mais je suis pressé: J'aı une audience à donner à l'Ambassadeur des Mormons qui vient nous proposer un traité de reciprocité et d'alliance offensive et défensive. Il a déjà en une entrevue avec Sir J. B. Brousse, à propos de la polygamie, on droit pour chaque homme raisonnable d'avoir sous son teit, en même temps, plusieurs femmes ou épouses, afin que la paix et l'har-monie soient plus parfaites au sein de la famille de cet heuneux mari et père, suivant les circonstances. Ce Diplomate désire que nous établissions par acte du Parlement cet usage ou institution, comme les yankees, dans toute l'étendue de notre confédération. Notre Président pense qu'une loi ou proclamation à cet effet n'est pas necessaire. Moi je pense parcille-ment; les bourgeois et commis de l'honorable compagnie sont tout-à-fait de notre avis.

N'oubliez pas, mon cher Siméon, de me tenir au courant de tous les faits et gestes du Gouvernement d'Ottawa.

Croyez moi toujours, Votre dévoué ami

RIEL.

Généralissime de toutes les forces de terre et de mer de la Confédération du Nord-Ouest.

SIMÉON SERIEUX, ECR., Montréal.

# LE DÉPUTE MALGRÉ LUI.

NOUVELLE. Surte.

A partir de ce moment, Gâgouniol tombait de surprises en surprises. Il ne pouvait ouvrir un journal sans y lire des plaisanteries d'un goût plus ou moins pur attribué à un héros du pays latin. Ce héros, désigné d'abord par un G. devient bientôt Célestin G. puis Célestin Gagouniol en toutes lettres. On le donnait pour un original qui jouait les naîfs à ravir. Les nouveaux amis de Célestin l'admiraient de confiance. Les anciens prétendaient avoir prévu depuis longt mps ce qui si bien qu'il ne tarda pas à acquérir une célébrité comparable à celle de notre contemporain Pipe-en-Bois.

C'est l'œuvre du damné photographe, s'ecria-t-il; cependant il se résignait à cette célébrité malsaine, quand on vint lui dire qu'il était désigné comme le chef du mouvement démagogique qui agitait alors la jeunesse de nos écoles. Cette nouvelle le troubla au dernier point ; mais ce n'était rien encore. Un soir, il rencontra une bande de messicurs en blouse qui chantaient faux ; il alla plus loin et se trouva au milieu d'un rassemblement; il avisa un grand gaillard en redingote boutonnée et lui demanda fort poliment de quoi il s'agissait. Le grand gaillard le saisit à la gorge. Célestin voulut s'enfuir; une nuée de sergents de ville accourut; il reçut une archivolée, comme dirait de nos jours M. Gagne, et fut conduit dans une vaste établissement mal aéré où on le logea sans

luxe, mais gratis. Célestin se demanda pendant quelques mois ce qui lui valait une pareille mésaventure. Un matin, on vint le chercher; on lui fit traverser un grand nombre de salles où se trouvait une foule qui l'acclamait. Il entra bientôt dans une salle moins

vaste, y retrouva la même foule sympathique et se vit en présence de la justice de son pays, ce qui lui mit la joie au cœur.

Je suis témoin, dit-il, dans une affaire de détention arbitraire et illégale. Il se préparait à faire sa déposition avec le calme et la modération d'un homme supérieur, quand M. le président lui ordonna de se taire et lui apprit qu'il était condamné à six mois de prison pour outrages et sévices envers des agents de la force publique.
On le reconduisit en lieu sur; il enragea pendant quelque

temps, fut amnistié, et revint à son domicile. Deux lettres l'attendaient, l'une de son père, l'autre de Caroline. Son père le traitait de buveur de sang et lui donnait sa malédiction; Caroline lui exprimait les chagrins qu'elle éprouvait de sa

Célestin se livrait dans sa chambre à de tristes réflexions

quand il vit entrer le photographe.

—Cher ami, dit Collodion-le-Chevelu, je viens vous apporter mes félicitations et chercher vos remerciements.

-Mes remerciements?

\_Vraiment?

Sans doute! Je savais que vous passiez au quartier Latin pour un petit buveur de sang. Le jour de la grande manifes-tation dont j'ai oublié le motif, je vous ai désigné au bras séculier, mais aussi demandez-moi ce que vous voudrez. vous être mon associé? Voulez-vous être mon gendre?

Célestin s'était jeté au cou du photographe pour l'étrangler. A ces mots, il l'embrassa et lui demanda la main de Georgette. -C'est entendu, dit le photographe, mais ne perdons pas de

temps: vite du papier, une plume, de l'enere, et écrivez-moi une bonne philippique contre la magistrature. -Oh! pour cela, de grand cœur, dit Célestin.

Et comme il était vraiment indigné et ne cherchait pas ses phrases, il composa un morceau bien supérieur à ceux que l'on compose ordinairement dans ce genre.

-il y a quelques mots de français de votre pays, dit le pho-

tographe, mais c'est l'affaire du correcteur. Et il emporta la prose de Célestin, qui parut le jour même dans les journaux avec un succès immense.

Le lendemain les photographies de Célestin se vendaient un prix fou,

charmant, dit-il à son futur beau-père ; mais j'ai toujours sur le cœur les coups de pied des sergents de ville et les

quelques mois de prison que vous me valez.
—Ingrat! dit le photographe, quand la gloire vous sourit, quand je puis offrir à Georgette une dot princière rien qu'en vendant votre médiocre profil!

-Sans doute ; mais il ne faut pas s'arreter en si beau chemin : il s'agit maintenant de devenir un des premières publicistes de la petite presse.

-Y pensez-vous? mais je n ai ni génie, ni talent.

—Tant mieux ; le talent absorbe et le génie emporte, ni l'un ni l'autre ne vous laisseraient le loisir de surveiller votre popularité. Et Collodion-le-Chevelu déroula l'interminable kyrielle des

grands hommes de ce temps là qui devaient leur réputation à des causes tout à fait étrangères au génie et au talent. —Pour clore cette liste, continua-t-il, parlons de ce grand patriote qui, après avoir donné assez à propos quelques jolis

coups d'épingles, s'est armé d'un poignard dont il n'a su se

servir que pour s'éventrer. Cela l'empêchera-t-il d'être proclamé homme d'Etat quand il devrait être trop heureux de se contenter du titre d'hemme d'esprit.

-Mais encore, faut-il? répliqua Célestin.

-Il faut tout simplement courir certains lieux où règne un certain esprit. Vous avez un manque d'originalité bien précieux!... Votre nature est assez impressionnable, vous attra-perez l'esprit du jour comme en attrape un rhume de cerveau, et vous éternuerez, sans y faire attention, une foule de plaisanteries à la mode. Surtout, n'oubliez pas le chapitre des grands de la terre. Insistez beaucoup sur les infirmités physiques et morales dont ils ne sont pas plus exempts que les autres. Votre public sera flatté de cette attention ; il some à lire ces choses-là, comme les balayeuses des rues aiment & voir de la bone sur une robe de velours. En tout cas, je serui là pour vous assister.

Gigouniol suivit ce conseil, accepta l'aide du photographe et s'en trouva bien. Ses photographies n'avaient plus de prix. Parmi les lettres de félicitations qu'il recevait, il en lut une de son père et une de Caroline : ces deux lettres étaient fort tendres. Gagouniol fut grand et généreux; il oublia les let-tres précédentes et répondit par quelques lignes affectueuses.

Vous voilà grand publiciste, mon cher, dit le philosophe, mais cela ne suffit pas : il faut devenir orateur; allez éclipser tout le monde dans les réunions publiques.

-Moi, s'écria Célestin; mais cher beau-père, j'ai voulu improviser un discours dans un repas de famille et je me suis trouvé mal...

-Vous êtes moins jeune aujourd'hui; du reste, soyez tranquille, on fait si grand tapage dans ces fites de l'intelligence, que si vous récitiez le Puter, on ne s'en apercevrait pas.

Célestin se fit donc inscrire pour parler contre le mariage, espérant bien, grace au retentissement énorme que devait avoir son discours, obtenir définitivement la main de Georgette.

Le grand jour venu, Célestin se sentit intimidé. Pour se donner du courage, il dina dans un des meilleurs restaurants de Paris, se fit servir un potage à la bisque, des hors-d'œuvre anglais, deux perdreaux truffes, une salade russe, une croûte au madère et du vieux Roquefort; il but avec cela deux bouteilles de chambertin, deux bouteilles de moët rose, quelques tasses de café et une incommensurable quantité de petits verres de chartreuse.

En se rendant à la réunion, il riait sans savoir posrquoi ou pleurait à chaudes laimes en pensant au supplice de Damiens. Il monta à la tribune et dit d'une voix (mue: Citoyens, la patrie est en danger, et je suis bien malade! Suivait un discours de nature à entamer sa réputation, mais dont fort beureusement on n'entendait pas un mot, grace aux cris d'animaux, aux imitations de langues étrangères, aux sifflets et aux applaudissements qui éclataient de toutes parts.

Qu'lqu'un lui succéda pour répondre à ce discours, qu'ill n'avait pas entendu. C'était un homme d'esprit fourvoyé en pareil lieu. Il disait de si bennes choses qu'on l'écoutait presque, quand Gagouniol, se levant brusqu'ment, déclara que l'honorable préopinant était ivre mort. Le public applaudit; on hua le pauvre orateur, qui voulut protester; mais un monsieur en blouse, qui faisait beaucoup de bruit au fond de la salle, l'appela jésuite et lui jeta son sculier à la tête. Le comm saire leva la séance : Les sergents de ville accoururent; on les battit; la troupe arriva; les tapageurs se dispersèrent et l'on mena au violon une de mi-douzaine de provinciaux qui se croyaient devant un café-concert.

Une autre fois Gagouniol, présidant une réunion, et s'étant encore donné du courage, répondit par un geste très cavalier à un avertissement du commissaire.

Cette petite espièglerie ne nuisit point à sont prestige, on la trouva charmante, et le plus grand poëte du temps prétendit que Célestin avait complété Mirabeau par Rabelais.

Alors Célestin redemanda la main de Georgette.

—Il s'agit bien de cela, lui repartit le photographe. Mettea-cous-là et écrivez un livre.

- Un livre... sur quoi?

-Sur tout.

-Comment! sur tout?

-J'entends sur toutes les questions pendantes : parlez de la propriété, du commerce, de l'industrie, des relations sociales, de l'instruction, de la force publique, de la justice, de la religion, des mœurs, de manière à ce que votre nom ne soit plus prononcé sans terreur et devienne un sobriquet de collégecomme le grand Trombolina. La main de Georgette est à ce

Gágouniol soupira, compulsa les auteurs, réunit les notions économiques fort embrouilleés qu'il avait acquises dans les réunions publiques et composa son livre.

Le photographe en fut médiocrement satisfait; votre matérialisme, dit-il, n'est pas pur et sent son jésuite; vous con-cluez à peine contre le mariage et ne faites point l'apologie de l'inceste. Ce n'est pas bien de votre part. Il fallait écrire un livre exorbitant dont vous n'eussiez pas pensé un mot ni moi non plus. Bref, vous n'avez pas coupé assez ras la queue de votre chien.

Le livre de Gagouniol réussit pourtant; il était profondement ennuyeux ; on ne lut que le titre et la table des matières, et on admira l'auteur.

Ennivré de ce succès, Gâgouniol devint insolent; il eut une affaire avec la meilleure lame du journalisme. Trop avancé pour reculer, il passa toute la journée à chercher des bottes secrètes et toute la nuit à souffrir d'incroyables tortures. matin il se donna du courage d'après sa méthode favorite et se rendit au bois de Vincennes. De sang-froid il était perdu; A peine le fer engagé, il poussa son épée tout droit et traversa son adversaire de part en part avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître.

Le grand duelliste fut tout étonné: est-il possible! dit-il.

et il mourut.

Célestin fut traduit en cour d'assises et acquitté. Comme on le saluait bas à partir de ce jour! il ne pouvait en revenir..

Croirait-on que l'ingrat eut bientôt assez de sa gloire. Il fut trouver le futur grand-père de ses enfants et lui montra son ventre.

-Voyez, dit-il, comme j'ai maigri.

— l'ant mieux, vous n'aurez plus l'air d'un notaire. —C'est possible, mais j'ai été battu par des sergents de ville, l'ai fait quelques mois de prison; j'ai tué un homme qui chaque nuit vient me raler aux oreilles en roulant des yeux blancs, et je ne puis sortir sans être suivi d'un cortége de curieux dont l'enthousiasme ressemble quelquefois à de l'ironie.

A continuer

LE RÉGICIDE.

#### **DAMIENS** (1757).

Suite.

A cette nouvelle, Damiens entra dans une terrible colère et accabla ses parents d'injures et de menaces. Puis, il alla demander asile à un de ses cousins, Tallis, fermier à Fiès. Il resta là jusqu'à la fin d'octobre, toujours rêveur, taciturne, marmottant des paroles inintelligibles, et roulant parfois des yeux égarés. Vers le mi-octobre, un homme à cheval, se disant cousin du monsieur, vint à Poperingue avec deux lettres, l'une pour Pétronille Hameau, l'autre pour Nicolas Playoust. Le monsieur, renonçant à l'incognito, réclamait ses effets et signait Damiens.—" Qu'est-ce qu'il a donc mangé, votre cousin, dit Playoust au messager? quand il était ici avec moi, on aurait juré qu'il avait fait ou qu'il voulait faire un mauvais coup.-Oh! dit le messager, je crois qu'il a tué un domestique à coups de couteau dans Paris."

Le 3 novembre, Damiens quitta Fiès et se rendit à Austreville, chez un autre de ses cousins qui portait le même nom que lui. Son air égaré, ses paroles décousues, ses sourdes me-naces effrayèrent tellement la cousine, que la bonne femme se

mit au lit et se fit saigner le lendemain.

Après quelques jours de vagabondage, Damiens arriva, le 19, à Villers-Ch..tat, chez un de ses parents du nom de Beaucourt. Il y resta deux nuits et laissa encore là une impression de crainte. Il s'échausta surtout à parler contre les ecclésias-tiques. Le 21, il partit pour Arras, et sit demander si on avait vraiment le signalement d'un homme nommé Damiens et si on le recherchait.

Il me semble que la justice ne s'inquiétait guère de Damiens, car il alla se loger à l'auberge du Lion-Iror dans Arras et, pendant la première semaine de décembre, il s'occupa activem nt, et sans se cacher davantage, d'arrager ses affaires.

Puis, il retomba dans ses paresses taciturnes, passant sa vie

à l'estaminet, à jouer et à boire, mais le tout sans se mettre en frais de conservation. Ces apathies étaient ordinairement chez lui les préludes d'une crise violente. Le 20, il fut obligé de se faire saigner et il recommanda au chirurgien de lui faire une grande ouverture. Ses nuits étaient agitées, sans somm il, pleines, sans doute, de visions sinistres. Il eut, pour dormir, recours à l'opium.

Le 21 décembre, il alla à la Falesque, près d'Arras, faire visite à son parent, le fermier Neveu. Là, il tint les propos d'un homme désespéré, disant que le royaume était perdu, que sa fi mme et sa fille allaient mourir de faim. Quelque temps auparavant, il avait eu occasion de revoir le frère de ce fermier, ce même Jean-François Neveu qu'il avait connu maître d'hôtel à Louis-le. Grand, retiré aujourd'hui dans son pays natal. Damiens reprit avec Neveu les anciens discours de collège, se mit à fronder sur les matieres du temps, parlant avec irrita-tion du clergé et exaltant le parlement. Un ami de Neveu, mesureur de blé, rapporta aussi que Damiens lui avait tenu, sur le marché, des discours de désespéré. Il lui avait dit, en se promenant avec lui, et sans le moindre à-propos visible:—
"Tout est perdu, voilà le royaume culbuté; pour moi, je sus
perdu à tout jamais; voilà une mauvaise affaire que j'ai sur mon compte, et l'on parlera de moi.—Retire-toi, mon enfant, répondit le mesureur de blé; tu es fou, je ne veux plus te parler. Je prie Dieu de t'inspirer de meilleurs sentiments."

Revenu à Arras le 23 décembre, Damiens quitte le Lion-d'Or pour l'Ecu-de-France, hôtel d'où partaient les voitures pour Paris. Il retint une place sous le nom de Breval. Le 28 il partit pour Paris.

Dans la soirée, Louis, ce frère de Damiens qui était domes-

de la rue Beaubourg. Louis y alla, et fut fort étonné d'y trou- tent convaincu. Il laissait percer contre le clergé des ranver son frère.

- "C'est mal à toi, Robert, dit Louis, d'être venu ici après ce que tu as fait. Tu n'es pas en sûreté à Paris." Damiens idée suivie, mais on saisissait une animation très-vive et très-éluda la réponse, et dit, — "Je viens te voir, j'ai fini nos sincère contre toutes les autorités établies, et une disposition affaires..." — "Je reviens à Paris pour les affaires du parlement. J'ai appris à Arras que Messieurs du parlement ont avis.

donné leur démission, et c'est cela qui m'a fait revenir...." Le 9 janvier, Damiens remit à un Surpris d'une pareille réponse, et de la chalcur que son frère le roi; en voici la copie textuelle: avait mise à la faire, Louis le regarda entre les deux yeux et lui dit : — "Eh! qu'est-ce que cela peux te faire, et en quoi les affaires de Messieurs du parlement te regardent-elles? — "C'est bon, c'est bon, reprit Damiens. Indique-moi toujours une auberge où je puisse loger en sûreté. Nous verrons après."

Louis, inquiet de cette exaltation singulière, et craignant de se compromettre, refusa de s'occuper de trouver un gite à son frère. Damiens pâlit de colère et murmura: — "Si j'avais su, j'aurais pris un pot-de-chambre, et j'aurais été tout droit à Versailles."— "Et quoi faire à Versailles? n'as-tu pas envie de voir le roi et de lui parler pour Messieurs du parlement? Sa Majesté t'y attend peut-être ! — "C'est mon idée, j'ai envie d'y aller, et j'irai."

Et comme les deux frères se quittaient, Damiens regarda Louis plus amicalement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et le prenant dans ses bras: — "Tiens, Louis embrassons-nous; c'est peut-être la dernière fois que je te vois." — "Ma foi, Robert, répondit Louis, s'il faut être vrai, je ne te dis pas à

revoir, et je ne souhaite pas d'avoir de tes nouvelles."

Le soir, Damiens arriva chez madame Ripandelly, rue du
Cimetière-Saint-Nicolas-des-Champs. C'est la que sa femme et sa fille étaient en service. Il resta avec elles, jusqu'au 3 janvier. Ce jour-là, c'était un lundi, il partit à quatre heures du soir, et se rendit dans un cabaret de la rue de l'Université, peu éloigné du bureau des voitures de la cour. Il y soupa, et vers les onze heures et demie, il prit une chaise. Il arriva à Versailles à trois heures du matin.

Il n'y a pas de maisons ouvertes à cette heures, Damiens paya le cocher, but avec lui un verre de ratafia, et s'endormit paisiblement dans le bureau. Le matin venu, il se fit conduire par un garçon à l'auberge de la dame Fortier, rue Satory Selon son habitude, il resta au lit jusque dans l'après midi. A deux heures, il sortit, se promena dans le pare et dans les cours, alla boire dans quelques cabarets, et ne rentra à l'auberge que vers les onze heures du soir.—" C'est fort ennuyeux, dit-il à son hôtesse. Le roi va encore à Trianon jusqu'à samedi prochain; il n'y a pas moyen de terminer ses affaires lei."

Le lendemain 5, c'était un mercredi, il faisait un froid ri-

goureux Damiens pria madame Fortier de lui envoyer cher-cher un chirurgien.—" Un chirurgien, et pourquoi faire? dit en riant l'hôtesse; vous n'avez pas la figure d'un malade." —"J'ai besoin de me faire saigner."—" De ce tempse-ci, vous plaisantez; buvez un verre de plus, ça vous réchauffera da vantage.

Damiens v'insista pas. Le coup fait, il s'écria plus tard - "Si elle m'avait laissé faire, je n'aurais pas frapué le roi." Malgré le froid, Damiens sortit vers les deux heures; il rôda quelque temps dans les cours du chât au. Sur les cinq heures trois quarts, comme le roi allait retourner à Trianon, Damiens se caeba dans un petit enfoncement, au bas de l'escalier, près de la voûte

C'est de la qu'il s'était élancé sur le roi.

Les premières réponses de Damiens avaient égaré la justice ; il ne savait pas trop lui-même alors ce qu'il disait; mai quand il fut revenu des émotions de la première heure, et remis de ses souffrances, il commença à laisser voir un caractère original, une personnalité curieuse. Cet homme grossiel et sans culture parlait des choses du temps, de la politique tique à Paris, rue Simon-le-Franc, vit venir un commission- et sans culture parlait des choses du temps, de la politique, naire qui lui dit qu'une personne l'attendait dans un cabaret de la religion, sinon en partisan sérieux, au moins en mécon-

cunes tenaces. Au milieu de ses récriminatious confuses contre le gouvernement, il était difficile de d'imîler un système, une

Le 9 janvier, Damiens remit à un officier une lettre pour

" SIRE.

"Je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher; mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, vous et monsicur le Dauphin et quelques autres périront. Il scrait facheux qu'un aussi bon prince, par la trop grande beauté qu'il a pour les ecclésiastiques, dont il accorde toute sa confiance, ne soit pas sur de sa vie; et si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de temps, il arrivera de très-grands malheurs, votre royaume n'étant pas en sûreté. Par malheur pour vous, que vos sujets vous out donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les sacrements à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre lit de justice dont le Châtelet a fait vendre les meubles du prêtre qui s'est sauvé, je vous réitère que votre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très-vrai, je prends la liberté de vous infor-sur l'avis qui est très-vrai, je prends la liberté de vous infor-mer par l'officier porteur de la présente, auquel j'ai mis toute ma confiance. L'archevêque de l'aris est la cause de tout le trouble par les sacrements qu'il a fait refuser. Après le crime cruel que je viens de commettre contre votre personne sacrée, l'aveu sincère que je prends la liberté de vous faire me fait espérer la clémence des bontés de Votre Majesté.

" DAMIENS.

"J'oublie à avoir l'honneur de représenter à Votre Majesté que, malgré les ordres que vons avez donnés, en disant que l'on ne me fasse pas de mal, cela n'a pas empêché que mon-seigneur le garde des secaux a fait chauffer deux pinces dans "seigneur le garde des sceaux a fait chauffer deux pinces dans "la salle des gardes, me tenant lui-mème, et ordonné à deux "gardes de me brûler les jambes; ce qui fut exécuté, en leur promettant récompense, en leur disant à ces deux gardes d'aller chercher deux fagots, et de les mettre dans le feu, afin de m'y faire jeter dedans, et que, sans M. Leclerc, qui a emponé à leur projet de n'aurais pas qui avoir Phonn par de me peché leur projet, je n'aurais pas pu avoir l'honneur de vous écrire ce que dessus.

" DAMIENS."

Au dos de l'original de cette lettre est écrit:

" Paraphé, ne varietur, suivant et au désir de l'interrogatoire du nommé François Damiens, en date du 9 janvier 1757, 🌢 Versailles, le roi y étant.

> " DAMIENS .- LECLERC DU BRILLET .-Duvoigne."

A cette lettre était jointe la note suivaute:

" Messieurs Ghagrange, seconde; Baisse De Lisse; De LA GUIONNE; CLÉMENT; LAMBERT; Le President DE RIEUX BONNAIS-VILEIERS; President DU MASSY et presque tous.

"Il faut qu'il remette son parlement, et qu'il le soutienns avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus et compagnie.

"DAMIENS."

(A continuer.)

# CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.

Les commissaires nommés pour la Construction du Chemin de Fer Intercolonial donnent Avis Publio qu'il sont maintenant prêts à recevoir des Soumissions pour quatre autres Sections de la ligne.

La Section No. 13 sera dans la Province de Québec et s'étendra à partir de l'extremité Est de la Section No. 8 jusqu'à la Station 906 près du Lac Malfait, formant un parcours d'environ 20) milles.

La Section No. 14 sera dans la Province de Québec et s'étendra de l'extremité Est de la Section No. 13 jusqu'à la Station 543, un pointentre l'embouchure de la Rivière Amqui et le petit Luc Matapedia, formant un parcours d'environ 22) milles.

La Section No. 15 sera dans la Province du Nouveau Brunswick et s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 9 jusqu'à la Station 639, à peu près s'mille à l'Est de la traverse de la Rivière Nepissiguit. formant un parcours d'environ 12 milles et undixième.

La Section No. 16 sera dans la Province du Nouveau Brunswick et s'étendra de l'extrémite Est de la Section No. 15 jusqu'à l'extrémite Ouest de la Section No. 16 formant un parcoure d'environ 18 milles.

Les Contrats pour les susdites Sections devront être complètement para-hevces et prêts pour la pose de la voie le ler Juillet 1872.

Les Commissaires donnent aussi Avis Public qu'ayant annule les Contrats pour les Sections Nos. 3 et 4 ils sont maintenant prêts à recevoir des Sou-missions pour de nouveaux Contrats pour ces mêmes Sections.

Sections.

La Section No. 3 est dans la Province de NouveauBrunswirk. et s'étend à partir de la Station 370.
environ deux milles au Sud de la Rivière Restigouche.
jusqu'à la Station 190. environ 2.000 pieds au Sud de
la Rivière à l'Auguille. près de Dalhousie, formant
un parcours d'environ 24 milles.

La Section No. 4 est dans la Prociace de la Nouvelle-Ecose et s'étend à pagir de la Station 230 sur
les Hauteurs d'Amherst. jusqu'à la Station 0 sur les
Hauteurs environ un mille au Nord de la Rivière
Phillipe forma it un parcours d'environ 27 milles.

Les Contrats pour les Sections Nos. 3 et 4 devront Les Contrats pour les Sections Nos. 3 et 4 devront être complètement parachevés et prêts pour la pose de la voie du ler Juillet. 1871.

Les plans et pro 'ls ainsi que le Devis et les Stipulations du Contrat seront exhibés au Bureau de l'Ingénieur en chef. à Ottawa, et aux Bureaux des Commissaires, à Toronto, Québec Rimonski, Dulhousie Newcastle St. Jean, et Halifax, le et après le DIX MARS prochain, et les Soumissions cachetées, adressées aux Commissaires du Chemin de Fer Intercelonial et inscrites "Soumissions." seront cenes à lenr Bureau, à Ottawa, jusqu'à 7 heures P. M., lundile 4 Avril 1870. le 4 Avril 1870.

le 4 Avril 1870.

Des cantions pour l'exécution complète du Contrat devront signer le Soumission.

A. WALSH.

ED. B. CHANDLER,

C. J. BRYDGES.

A. W. MCLELAN,

COMMISSAIRES.

COMMISSAIRES.

Bureau des Commissaires Bitews, 26 Jenviert M

# LIBRAIRIE J. B. ROLLAND ET FILS, 12 & 14 RUE St. VINCENT.

MONTREAL.

Cet Etablissement est constamment du mieux assortien Livres d'Histoires, de Littérature, de Théologie, de Droit, de Medecine, de Sciences diverses, de Classiques Français, Latin. Gree etc., etc., etc. Les maisons d'Éducation trouveront à cette Librairie toute espèce de Livres et Fournitures d'Eccles à des prix qui défient toute concurrence.

T. DORION,

HORLOGER ET BLJOUTIER No. 86 RUE ST. LAURENT. MONTREAL.

LEGGOTYPISTES.
ELECTROTYPISTES.
STEREOTYPISTES.
GRAVEURS.
CHROMO ET
PHOTHO-LITHOGRAPHES,
CTT
PHOTHO-LITHOGRAPHES,
CTT
PRIMEURS.

Bureau: No. 10. Place d'Armes. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. MONTREAL.

On exécute dans un siyle vraiment supérieur, les Cartes Géographiques. Livres. Gravures. Cartes d'Affaires. Mémoranda Livres de Commerce de toutes descriptions. à des prix très modiques.

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa 4 fev. 1870. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 17 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE.
Commissaire des Douanes

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paral
dans les journaux autorisés à le publier.

DÉPARTEME T DU SECRÉTAIRE D'ETAT POUR LES PROVINCES.
Ottawa 8 déc. 1869.
AVIS est par les présentes donné que SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL EN CONSEIL a ce jour nommé le Secrétaire d'Etat pour les Provinces. "Surintendant-Général des Afsires des Sauvages "ayant l'administration de toutes les affaires se rapportant aux tribus Indiennes.
C'est pourquoi toutes communications se rattachant aux Affaires Indiennes doivent être à l'avenir adressées à l'Hon. Secrétaire d'Etat pour les Provinces.

JOSEPH HOWE.

JOSEPH HOWE.
Secrétaire d'Etat pour les Provinces.
Surintendant-Général des Affaires Indiannes.
Ed.

# ATTENTION!!!

L'Opinion Publique est en vente chez les personnes dont les noms suivent:

Jean Baptiste Ethier, épicier, (coin des rues Montcalm et Mignonne.) Louis Carle, épicier, (coin des rues Visita-

tion et Kobin.) Jean Baptiste Lepine, épicier, (coin des

rues Beaudry et Mignonne.) Joseph N. Duhamel, épicier, (coin des rues Layanchetière et Visitation.)

Téleshpore Germain, épicier, (coin des rues Durham et Dorchester.)

Olivier Lorange, épicier, (coin des rues Sydenham et Dorckester.) M. Robert, barbier, (Carré Papineau.)

J. G. Davie, épicier, (coin des rues Ste. Marie et Fullum.) Victor Hainault, épicier, (coin des rues

Craig et DeSalaberry.) Richard Renaud, marchand de tabac, (No. 10, Carré Chaboillez.)

Pierre Imbleau, épicier, (262, rue des Seigneurs.)

Stephen Smith, libraire, (No. 9, rue Lamontagne.) Joseph Lorange, épicier, (coin des rues

Montcalm et Dorchester.

J. B. LABELLE a l'honneur d'annoncer J. B. LABELLE a l'honneur d'annoncer Ausique Instrumentale (ORGUE, PIANO, HARPE et GUITARE). Instruction sera donnée soit chez lui, soit chez les élèves. Termes modérés. S'adresser.

Bureau de "L'Opinion Publique"
10. Place d'Armes.

P. DUFRESNE,

51

MARCHAND DE Montres en or et en arrent Bijouteries, etc. 88, RUE ST JOSEPH. MONTREAL. MONTRES ET BROUTENIES RÉPARES ET GRAVÉES

# "The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique. Littérature. Science et Art. Agri-culture et Mecanique. Modes et Amusements, Public tous les Samedis à Montre al. Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

# CLUBS.

CLUBS.

(Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20 aura droit à six copies pour l'anne e.

Les abonnés de Montreal recevrent leur journal à domicile. Le port des numeros envoyes par la Poste sera payé par l'Editeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistre e, serons aux risques de l'Editeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne payable d'avance.

AGENCE GENERALE: 10-PLACE D'ARMES-10 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS : 319-RUE St. ANTOINE-319

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE Publié tous les Samedis à Montréal. Canada-

Par GEORGE E. DESBARATS & CIR-

ABONNEMENT.....\$2.50 par année 

nal. ANNONCES------10 Centins 1 5 Centins entins la ligne lre foi 2me " & Tous ceux qui ne renverront pas le journal seronsidérés comme abonnés.

# FRAIS DE POSTE-ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadires ne sont que de 5 centins partrois mois, payable d'avance au burcau de poste de l'abenné. Le manque d'attention à ce d'étail, entraînerait une depense des centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous Les Journaux du voudront bien échanger avec nouver ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction devront être adressés à l'Opinion Publique ou sus Rédacteurs. No. 10 Place d'Armes. Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration de journal.

Imprimé et publié par G. E. Desbarats. 10 Place d'Armes et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Consde